

ROBERTO FORNARA

Habiter le secret de ta Face

Élisabeth de la Trinité

VIE INTÉRIEURE

Éditions  du Carmel

POUR MÉDITER LA GRANDE PRIÈRE D'ÉLISABETH

Ô mon Dieu, Trinité que j'adore...

Cette prière d'Élisabeth de la Trinité, canonisée en 2016, a fait le tour du monde. Synthèse et sommet de son expérience trinitaire, elle révèle la richesse de sa spiritualité, mûrie depuis sa vie dans le monde jusqu'au secret du cloître.

L'auteur ne retrace pas ici la vie de la Sainte: il la laisse parler, dans le secret du face-à-face avec « ses Trois ».

En bibliste exercé, il nous révèle l'esprit contemplatif de la jeune carmélite à partir des méditations bibliques – notamment saint Paul – qui l'ont nourri. Il explore la profondeur du langage, où s'exprime l'épouse amoureuse, mais aussi l'artiste sensible: les symboles fondamentaux de la maison, du foyer, de l'être habité se mêlent aux métaphores du visage, de la lumière, de la sponsalité et de la nuit.

Se déploie alors cette prière adorante, « petit chef-d'œuvre de la contemplation », comme une invitation à « habiter la maison de ce Dieu qui habite en nous, au centre de nous-mêmes ».

Le Père Roberto Fornara est carme de la Province de Gênes. Bibliste, il a enseigné l'Écriture Sainte au Teresianum (Rome) et a été pendant plusieurs années directeur des Edizioni OCD à Rome. Il vit actuellement au sanctuaire de l'Enfant-Jésus d'Arenzano.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

je voudrais v. adorer... jusqu'à en mourir!
Mais je sens mon impuissance et je v. demande
de me "reveler de vous-même" d'identifier
mon âme à tous les mouvements de votre
âme, de me submerger, de m'envahir et
v. substituer à moi. afin que mon âme ne soit
qu'un rayonnement de votre Dieu. Venez
en moi comme Adorateur, comme Préser-
-vateur et comme Sauveur. O Verbe éternel
Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie
à v. écrier, je veux me faire tout en-
-galer afin d'apprendre tout de vous, puis
à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes
les impuissances, je veux vous fixer toujours et
demurer sous votre grande lumière, O mon
Astre aimé fasciné moi pour que je n'aie
plus sortir de votre rayonnement.
- O feu consommant, Esprit d'amour surve-
-nez en moi, afin que il se fasse en
mon âme comme une incarnation de
Verbe, que je le sois une humanité d-
-scrivrait en laquelle Il renouvellé tout
son Mystère; et vous O Père, penchez-
vous vers votre pauvre petite créature
"couvrez la de votre ombre" ne voyez
en elle que le "Bien-aimé" en lequel
vous avez mis toutes vos complaisances.
O mes traits, mon haut, ma beauté,
Solitude infime. Immensité où je me
perds, je me livr à Vous comme
une proie, ensevelissez-moi en moi,
pour que je m'ensevelisse en Vous en
attendant d'aller contempler et
votre lumière l'abîme de vos grandeurs

21. November 1904

INTRODUCTION À LA PRIÈRE

Le contexte

Je m'approche de la *Prière* d'Élisabeth de la Trinité avec une certaine appréhension car le risque, devant des pages d'une telle spiritualité, est une banalisation, une lecture superficielle qui perd de vue la richesse, la profondeur, la véritable expérience de vie au cœur desquelles ont été composés de si grands chefs-d'œuvre. Élisabeth a 24 ans lorsqu'elle écrit sa *Prière*, le 21 novembre 1904 : il lui reste moins de deux ans à vivre au Carmel. Rappelons quelques événements fondamentaux du contexte, proche et passé. Avant tout, une retraite personnelle de dix jours, du 25 septembre au 6 octobre 1904, durant laquelle Élisabeth comprend que l'on peut vivre le ciel dès maintenant sur la terre, parce que l'on possède Dieu. Dans cette période de solitude, elle comprend également que l'on peut, à travers tout, rester dans Son amour : ce sont les mots qu'elle écrira au chanoine Angles en janvier 1905, faisant précisément référence à ce qu'elle a expérimenté lors de ces dix jours de retraite personnelle.

Dans le contexte immédiat, on peut mentionner un autre moment d'enfouissement intérieur et de prière intense : les exercices spirituels communautaires du 12 au 21 novembre. Prêchés par un dominicain, le Père Fages, les exercices s'achevèrent le matin même de ce fameux jour du 21 novembre 1904. Nous savons qu'au cours de ces exercices communautaires – dont les notes personnelles d'Élisabeth ont été conservées – les prédications du Père Fages se sont concentrées sur le thème de l'Incarnation. Le prédicateur les avait présentées ainsi : « Durant ces jours, nous désirons méditer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Les expressions finales (« Ô mes Trois, mon Tout... ») évoquent le langage de la *Prière d'une âme énamourée* de Jean de la Croix : « *miens* sont les cieux et *mienne* la terre... Dieu même est à *moi* et pour *moi*, parce que Christ est à *moi* et tout entier pour *moi*... ». Il est probable que sa disciple ait vibré à cet attrait profond : “tout est à moi, Dieu même est à moi et pour moi”. Sous divers aspects, l'*Élévation* est le débordement d'une richesse spirituelle intérieure, en laquelle domine la découverte de la possibilité de vivre et d'expérimenter les trésors de la grâce de Dieu, la certitude que Dieu a tout mis à sa disposition, y compris sa propre Personne, puisqu'Il « m'a aimé et s'est livré lui-même pour moi » (Ga 2,20).

Le concile Vatican II nous rappelle que *Révélation* ne veut pas dire que Dieu ait mis, objectivement, quelque chose à la disposition de l'homme, ou qu'il lui ait révélé quelques vérités particulières auxquelles croire par une adhésion intellectuelle. Révélation signifie que Dieu s'est mis lui-même en jeu, qu'il s'est donné lui-même et continue de communiquer sacramentellement la vie divine.

Dans la *Prière*, un horizon de réciprocité se dévoile également par les adjectifs possessifs. S'il est vrai que l'orante s'adresse à Dieu en lui disant : « *mon* Dieu... *mon* Christ aimé... Parole de *mon* Dieu... *mon* Astre aimé... *mes* Trois, *mon* Tout... », d'un même mouvement, elle devient, en face de Dieu, « *votre* ciel, *votre* demeure aimée et le lieu de *votre* repos... *votre* pauvre petite créature... ». La profusion de paroles de louange et d'adoration manifeste, une fois de plus, la plénitude de son expérience sponsale.

Relire ces expressions à la lumière du refrain du *Cantique des cantiques* est tout à fait approprié : « Mon bien-aimé est à moi, et moi, je suis à lui » (Ct 2,16 ; 6,3 ; 7,11). Nous ne sommes pas

loin non plus de la formule de l'Alliance de l'*Ancien Testament* : « Je serai votre Dieu, et vous, vous serez mon peuple. » (Cf. Ex 6,7 ; Jr 7,23 ; 11,4 ; 30,22 ; Ez 36,28). Toute la vérité du chemin d'Élisabeth est contenue dans cette conscience de l'appartenance réciproque : se savoir la « possession » de Dieu (la métaphore de la proie témoigne de l'intime conviction d'être *sienne* radicalement, *sienne* de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force) et en même temps, se savoir la demeure de prédilection de Dieu, le lieu de son repos, de sa joie

On trouve la troisième caractéristique lexicale dans le mot « tout » et ce, aussi bien au niveau des facultés personnelles qu'à celui de l'espace et du temps ; car Élisabeth n'aime pas les demi-mesures ! Il suffit de lire quelques-unes de ses expressions pour s'en rendre compte ! Dès le début, elle demande à Dieu de l'aider à s'oublier *entièrement* pour s'établir en Lui. Vient ensuite, la dimension temporelle, « que *chaque instant* m'emporte plus avant dans la profondeur de votre Mystère ». C'est une grâce, un appel particulier et l'urgence est d'y correspondre dans toutes les situations, dans chaque événement. Tout devient important dans sa vie de carmélite, pas seulement le moment de la méditation, de l'oraison ou de la lecture spirituelle ; elle sait très bien que participer à la croix du Christ, vivre, d'une certaine manière la récréation communautaire, se donner avec générosité dans le travail, tout cela fait partie de ce dessein providentiel et de cet appel à appartenir totalement à l'Époux. Dans ce premier paragraphe, on trouve aussi cette phrase : « Que je ne vous laisse jamais seul, mais que je sois là tout entière, tout éveillée en ma foi, tout adorante, toute livrée à votre Action créatrice ». Ce paragraphe, nous l'avons déjà vu, est tourné vers le Dieu *un* et demande par-dessus tout la grâce de l'unité intérieure, afin que l'âme ne se disperse pas. Être *une*

signifie être toujours présente, toujours prête, tout entière : c'est, dans le temps, dans l'espace et dans les facultés, le désir que le « tout » embrasse l'ensemble de la vie.

On retrouve des expressions similaires dans le deuxième paragraphe : « Je vous demande... d'identifier mon âme à tous les mouvements de votre âme... afin que ma vie ne soit qu'un rayonnement de votre Vie ». Dans la phrase suivante on voit émerger particulièrement la soif de totalité et d'unité intérieure. Cette demande est adressée au Verbe, à la Parole de Dieu : « Je veux me faire tout enseignable afin d'apprendre tout de vous. Puis, à travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours... ». La requête de devenir *tout enseignable* exprime le désir que son être tout entier se fasse docilité, devienne élève.

L'image de l'élève est, en réalité, réductrice : l'élève va à l'école, y reste quelques heures, étudie, puis passe à autre chose. À l'inverse, dire « je veux me faire tout enseignable » montre la volonté d'être comme l'argile entre les mains du potier « afin d'apprendre tout » du Maître. Ce désir se précise plus loin : « À travers toutes les nuits, tous les vides, toutes les impuissances, je veux vous fixer toujours ». Voilà de nouvelles expressions du « tout », dans les facultés et dans le temps et l'espace. Devant le Christ, Verbe de Dieu, Élisabeth de la Trinité demande le don de l'unité intérieure, unité qui repose uniquement sur le fait de Le reconnaître, Lui, comme Seigneur, ou – en écho à Jean de la Croix – Lui, l'unique Parole que Dieu a prononcée de toute éternité. Sa vie doit donc se concentrer sur l'essentiel, sans perdre de temps ni gaspiller de l'énergie. Son unité intérieure dépend de son attitude d'écoute.

Élisabeth était fascinée par la figure de Marie de Béthanie qui s'assied aux pieds de Jésus pour écouter sa parole, choisissant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mort quelques mois avant son père :

Avec le double décès, la maison de la rue Lamartine est devenue grande et triste pour Madame Catez, veuve à 41 ans, après seulement huit ans de mariage. Elle décide de déménager. Sans doute veut-elle se rapprocher du conservatoire de musique, situé rue Chabot Charny, où bientôt elle inscrira Élisabeth. « Au printemps de 1888 » – Élisabeth va avoir 8 ans – les Catez s'installent avec Lucie, la bonne, dans un appartement au deuxième étage d'une maison assez modeste, 10 rue Prieur-de-la-Côte-d'Or, entourée d'un discret jardin, à la disposition des habitants. C'est déjà la cinquième maison qu'Élisabeth va habiter depuis sa naissance... On n'a pas de demeure stable sur cette terre... Situé au deuxième étage, leur appartement est assez large, offre même des vues lointaines⁶. Le carme biographe d'Élisabeth poursuit la description :

En quittant le boulevard Carnot, c'est la dernière maison à droite de la rue, lieu fort tranquille à l'époque, au bord de la ville mais sentant déjà un peu la campagne⁷.

C'est l'atmosphère idéale pour retrouver, au cours des mois qui suivent, la paix et la sérénité, surtout en vue du 19 avril 1891, jour de la première communion de Sabeth à la paroisse Saint-Michel de Dijon. Sur son image souvenir, nous pouvons lire : « Jésus vient à toi comme l'Époux de ton âme et demande ton amour. » L'amour sponsal est déjà annoncé, et la petite fille ne manquera pas de se donner en retour avec tout son amour.

C'est l'amour qui conduit à *résider ailleurs*, à habiter la demeure de l'aimé⁸. En ce jour privilégié, Élisabeth, est consciente de son propre désir d'être habitée par Lui : « Divin Jésus, venez dans mon cœur, prenez en possession et réglez-y pour le temps et pour l'éternité⁹. ». Il ne s'agit pas ici d'une émotion passagère, puisque, sept années plus tard, Élisabeth

composera un poème reprenant le thème de l’habitation de Jésus en elle :

[...] En l’anniversaire de ce jour
Où Jésus fit en moi sa demeure,
Où Dieu prit possession de mon cœur, [...]
Jour béni, le plus beau de ma vie,
Jour où Jésus reposait en moi,
Jour où j’entendis parler sa voix
Tout au fond de mon âme ravie.
Jour bienheureux, première entrevue
De mon âme avec le Dieu d’amour,
Avant-goût du céleste Séjour. (P 47)

Ainsi, des années après l’évènement, l’adolescente est convaincue qu’à partir de ce moment, une nouvelle forme d’“habitation” commença : le jour où elle reçut le sacrement est le jour où « Jésus fit en moi sa demeure », « Dieu prit possession de mon cœur », « Jésus reposait en moi ». Tout laisse à penser que la jeune fille a perçu cette rencontre comme le début de l’habitation de Dieu en elle. Néanmoins, deux éléments supplémentaires doivent être mis en avant. Tout d’abord, le point le plus important gravé dans sa mémoire n’est pas le fait d’habiter en Lui ; Élisabeth a entendu « parler sa voix ». C’est une présence vivante, personnelle, qui s’adresse directement à elle. Pour la première fois, peut-être, Sabeth perçoit avec clarté que Jésus est le Verbe, la Parole du Père, celui qui a quelque chose à lui dire d’une façon unique et profonde. D’autre part on trouve déjà une certaine réciprocité lorsque la Sainte parle de l’« Avant-goût du céleste Séjour¹⁰. ».

Pour Élisabeth, le jour de sa première communion est aussi lié à sa visite au monastère des carmélites, tout proche de sa maison. Mère Marie de Jésus, la prieure, lui révèle alors qu’elle est devenue la « petite maison bénie » du Bon Dieu, et que son

nom, Élisabeth, signifie en hébreu « maison de Dieu¹¹. ». Quoiqu'il en soit, au-delà de l'étymologie imprécise, le jour de sa première communion est d'une valeur particulière pour la future carmélite. On peut dire qu'il s'agit pour elle du commencement d'une expérience de l'habitation trinitaire, comme le dit encore Conrad De Meester :

L'humilité et l'amour de Jésus commencent à donner des fruits abondants. Une trinité de personnes y entre en action : un moi responsable, un toi humain digne d'être aimé et le Toi divin de Jésus, qui est au-dessus de tout¹².

Stabilité de l'habitation

Jusqu'alors, nous avons envisagé la métaphore de la maison surtout du point de vue de l'habitation permanente, de Dieu lui-même, sa Personne, ou plutôt les trois Personnes de la Très Sainte Trinité. Nous avons, plus spécialement, passé en revue certains verbes qui, examinés en contexte, apportent un éclairage nouveau sur ce symbole. On peut regrouper ces expressions en quatre axes sémantiques principaux, selon la grille suivante : les mouvements opposés d'entrer et de sortir, et l'exigence de s'établir profondément et d'aller toujours plus en profondeur. Voici, dans l'ordre, les verbes analysés : 1. *m'établir*, 2. *ni me faire sortir*, 3. *m'emporte*, 4. *m'envahir*, 5. *venez*, 6. *que je ne puisse plus sortir*, 7. *survenez*, 8. *ensevelissez*, 9. *Pour que je m'ensevelisse*.

Axes sémantiques	références	Lieu	sujet	positif/négatif	Structure
S'établir	M'établir	Dieu-Trinité	Élisabeth (Dieu-Trinité)	positif	But
Aller en profondeur Entrer	M'emporte	Dieu-Trinité	Temps	positif	Désir
	M'envahir Venez	Élisabeth Élisabeth	Christ Christ	positif positif	Demande Demande (impératif)

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

VIENS T'Y REPOSER, JE T'AIME TANT...

Je voudrais te consoler et je m'offre à toi comme victime, ô Maître, pour toi, avec toi. J'accepte à l'avance tous les sacrifices, toutes les épreuves, même celle de ne plus te sentir avec moi. Je ne te demande qu'une chose : être généreuse et fidèle toujours, toujours ; quand même ne jamais me reprendre. Je veux accomplir parfaitement ta volonté, répondre toujours à ta grâce ; je désire être sainte avec toi et pour toi, mais je sens mon impuissance, oh, sois ma sainteté. Si jamais je [me] reprends, oh, je t'en conjure, je t'en supplie : pendant que je suis tout à toi, emmène-moi, fais-moi mourir. Je suis « ta petite gâtée », tu me le dis, mais bientôt peut-être viendra l'épreuve et alors ce sera moi qui te donnerai.

Maître, ce ne sont pas ces dons, ces consolations dont tu me combles, que je recherche ; c'est toi, ô toi seul ! Soutiens-moi toujours, prends-moi de plus en plus ; que tout en moi t'appartienne ; brise, arrache tout ce qui te déplaît afin que je sois tout à toi.

Oh, chaque battement de mon cœur est un acte d'amour.

Mon Jésus, mon Dieu, qu'il est bon de t'aimer, d'être tienne tout entière !

La disposition du texte aide à saisir la structure concentrique de la prière : par le langage et la thématique le premier élément correspond au dernier ; le second, à l'avant-dernier ; et ainsi de suite, convergeant vers un centre, un cœur, qui révèle le sens que la future carmélite entend donner à sa prière.

La phrase initiale et la dernière (les seules où le nom de Jésus est prononcé) situent tout l'écrit dans l'horizon de l'amour et de l'alliance sponsale. Comme les inclusions qui commencent et terminent certains textes bibliques (cf. Ps 8), elles chantent la beauté et la douceur de la réalité contemplée³⁰. La première section, lue en parallèle avec la dernière, nous permet de voir la dimension de réciprocité de l'amour dont il est question : il est beau d'avoir Jésus comme unique tout, mais être à Lui entièrement est tout aussi beau. À *Aimer Jésus* correspond *lui appartenir*. Notons également les

expressions de totalité (« unique Tout », « tienne tout entière ») ainsi que l'adjectif possessif « mon » qu'on retrouvera souvent dans la *Note Intime* 15.

De même, la seconde et l'avant-dernière section prolongent ce thème en y insérant une dimension temporelle (« chaque jour », « ma vie », « chaque battement »), qui perpétue, dans le temps, l'« oraison continuelle » et l'intimité de l'amour. Voilà déjà anticipées certaines des caractéristiques de l'*Élévation à la Très Sainte Trinité* : la fidélité et la constance de demeurer, et surtout la « théologie de l'instant », du moment présent comme *kairos*, comme moment de grâce qui se renouvelle continuellement. On se souvient que dans l'*Élévation*, *chaque instant* est pour Élisabeth une possibilité de grandir, d'approfondir l'amour, de renouveler l'expérience de Dieu et de vivre dans le temps une anticipation de l'éternité.

La troisième partie de la prière est plus élaborée et correspond, selon la structure concentrique, à l'avant-avant dernière section : les obstacles et les distractions en sont le sujet, ce que nous retrouvons abondamment dans la *Note intime* 15. Pour Élisabeth, nul ne doit être en mesure de sortir de la maison, de sortir de son « centre ». Dans ces lignes, la maison n'est pas tant un lieu fixe ou un acte répété quotidiennement, qu'une capacité d'écoute et d'enseignement (elle ne parle plus à Jésus, mais à son *Maître*) pour se livrer en tout à la volonté de Dieu. À l'imitation de Jésus à Gethsémani, Élisabeth exprime son désir personnel et ce qu'elle préférerait, tout en ne voulant pas imposer sa volonté pour laisser au Maître la possibilité de lui faire connaître la volonté de Dieu.

Sabeth ne met pas son désir son plaisir dans des choses futiles : elle veut simplement accomplir sa vocation, en vivant

avec Lui dans le silence du Carmel. Pourtant, la volonté de Dieu semble se manifester par le désir maternel de repousser à une date ultérieure l'entrée de sa fille au Carmel (elle devra patienter encore une année et demie avant de réaliser son rêve). Dans le texte, où le contraste est évident entre ce qu'*elle aimerait tant* (entrer au Carmel) et ce qu'*elle aime par-dessus tout* (faire la volonté de Dieu), elle se soumet « de tout [son] cœur » à ce que Dieu veut.

Comme toute personne à certaines périodes de la vie, Élisabeth est à un tournant décisif, duquel dépendront son chemin et ses choix futurs. Elle est libre : elle doit seulement choisir dans quelle maison habiter. Pour reprendre ses mots, il y a une maison qui l'attire fortement, « dans le silence », et une autre où Dieu l'assigne, « dans le monde ». Par égard pour la volonté maternelle, Élisabeth accepte de bon gré la seconde maison « de tout son cœur par amour ». Dans la partie correspondante vers la fin de texte, on voit que les obstacles et les distractions ne proviennent pas tant de l'extérieur, que du risque de s'enrichir et de se complaire dans les dons et les consolations divines : ce n'est pas cela que la jeune Sabeth recherche. Sa vocation – elle le répète dans ces deux sections – est d'être fidèle à la recherche de Jésus et de Jésus seul. Elle n'est attirée ni par les réalités extérieures ni par les gratifications de la vie religieuse, ou celles qui découlent de la vie d'oraison et de la relation avec Dieu. Son unique intérêt est de Lui appartenir totalement.

Le “désir mélancolique” de la jeune fille – comme le nomme Conrad De Meester – la conduit à marcher sans relâche vers une seule destination : la maison du Carmel. Mais ces années d'attente firent mûrir en elle la conscience que, sans une demeure intérieure habitée par Dieu, même le Carmel serait un

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mystère, l'obscurité, la confidence), tente (maison, espace personnel et partagé, signe du provisoire et de la disponibilité à se remettre en chemin).

Dès à présent, Élisabeth vit cachée avec le Christ en Dieu (cf. Col 3,3). L'enfouissement est un espace de solitude pour raviver le feu de la communion et la chaleur du partage. C'est tendre l'oreille pour écouter et parfois deviner les paroles et les désirs de l'Époux ; c'est Lui parler cœur à cœur, les yeux dans les yeux, dans l'espace commun de la tente qui rapproche et unit plus étroitement les deux amants, les protégeant et les défendant contre l'extérieur. Le 21 septembre 1906, la carmélite écrit à sa mère : « J'habite avec Jésus-Christ, nous vivons dans l'intimité, la même demeure *nous abrite*⁵⁵. »

Quelques années auparavant elle avait écrit à son amie Germaine de Gemeaux, une invitation ardente à vivre dans l'intimité de l'Époux (L 136 du 14 septembre 1902). Comprenant la difficulté et le désir de Germaine de recevoir plus souvent la communion sacramentelle, elle la rassure : l'Amour divin n'a pas besoin des sacrements pour se communiquer à nous. Avec les mots du *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix, elle l'exhorte : « âme qui désirez si ardemment connaître le lieu où se trouve votre Bien-Aimé, pour le chercher et vous unir à Lui, vous êtes vous-même la retraite où il *s'abrite* ».

Pour Élisabeth, la tente de Dieu est le refuge, la protection et la consolation. Mais Élisabeth est aussi la maison accueillante en laquelle son Dieu s'abrite et se cache. Mystère de révélation et d'enfouissement, échange de secrets et d'effusions, mystère d'un Dieu qui parle au cœur, et choisit parfois le silence et l'obscurité de la nuit pour se dévoiler.

Le dévoilement a une double signification : une parole de révélation, dans l'intimité de la tente lors d'une nuit d'amour, et

un geste d'enlèvement des voiles qui recouvrent la vérité du cœur. Le Dieu que rencontre Élisabeth est un Dieu qui se dévoile, mettant à nu son propre cœur ; c'est un Dieu qui protège et garde en lieu sûr mais aussi un Dieu qui aime et, dans le secret de la tente, se livre avec toute la fragilité et la vulnérabilité de son amour ardent ; il est le Verbe fait chair qui cherche abri et protection dans la faiblesse de notre humanité⁵⁶.

Nous avons déjà vu comment Élisabeth interprète le verset du psaume 19,5, « Là, se trouve la demeure du soleil ». Pour elle, le Soleil c'est le Verbe, l'Époux qui, s'il trouve une âme disposée, la choisit pour être « sa chambre nuptiale ». C'est un « feu consumant » qui opère la transformation et fait que les deux ne soient plus qu'un (Cf. DR 19).

Bien que, dans l'*Élévation* et ses autres écrits, reviennent souvent des expressions comme « pauvreté », « petitesse », « je sens mon impuissance », dans cette union d'amour, Élisabeth fait l'expérience vivante de la découverte qu'en son humanité faible et fragile, c'est le Christ, Parole du Père, qui vainc et purifie les défauts et les péchés. Elle le découvre en elle et l'écrit souvent dans sa correspondance. Sans les citer directement, elle sent vibrer dans son cœur les paroles prophétiques d'Isaïe 54, qui raniment la confiance et l'espérance de l'épouse retrouvant la joie de la fécondité et de l'alliance :

Crie de joie, femme stérile, toi qui n'as pas enfanté ; jubile, éclate en cris de joie, toi qui n'as pas connu les douleurs ! Car les fils de la délaissée seront plus nombreux que les fils de l'épouse, – dit le Seigneur. (v.1)

Et par-dessus tout, l'appel divin du deuxième verset retentit au fond de son cœur : « Élargis l'espace de ta tente, déploie sans hésiter la toile de ta demeure, allonge tes cordages, renforce tes piquets ! ». Un appel à la confiance basé sur l'expérience quotidienne de la fécondité de l'Amour miséricordieux de Dieu.

Quelques mois avant sa mort, vers la fin d'avril 1906, le regard tourné vers l'avenir, la carmélite, qui se définissait comme « la plus petite épouse », « un bébé », écrivait à sa sœur Marguerite :

Quand le voile tombera, avec quel bonheur je m'écoulerai jusque dans le secret de sa Face, et c'est là que je passerai mon éternité, au sein de cette Trinité qui fut déjà ma demeure ici-bas. Pense, ma Guite ! contempler dans sa lumière les splendeurs de l'Être divin, scruter toutes les profondeurs de son mystère, être fondue avec Celui qu'on aime, chanter sans repos sa gloire et son amour, être semblable à Lui parce qu'on le voit tel qu'Il est ! (Cf. 1Jn 3,2). [L 269]

Probablement tirée de *La Vive Flamme d'amour* de saint Jean de la Croix, on retrouve l'expression « le secret de sa Face » sur un petit billet accompagnant cette lettre⁵⁷ :

Ô ma Guite, habitons « le secret de sa Face »,
En un profond mystère, un silence éternel.
Durant l'éternité ce sera notre place,
Et nous pouvons déjà commencer notre Ciel. (P 97)

On peut considérer cette courte strophe comme une synthèse de sa spiritualité. Le mystère, le silence et le secret dont elle se nourrit ne l'empêchent pas de vivre une relation affective vraie et profonde avec sa sœur, puisque l'amour trinitaire déborde en elle et à travers elle. Étreinte conjointe du monde de Dieu et du monde de l'homme, c'est l'expérience de ce que l'évangile de Jean nomme « la vie « éternelle ». Élisabeth peut commencer dès maintenant son *Ciel sur la terre* en habitant « le secret de sa Face ». Comme la Vierge Marie, cristal lumineux qui reflète le divin, « un rayon de lumière, étincelant reflet de la Face du Père⁵⁸. » brille sur la carmélite.

En un sens, l'itinéraire de vie chrétienne proposé et vécu par la jeune moniale consiste à revivre l'expérience de Moïse : « Qui regarde vers lui resplendira, sans ombre ni trouble au visage » (Ps 34,6). Comme Moïse descendant du mont Sinai reflète la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'importance qu'Élisabeth accorde à une définition de la foi, prise dans une lettre reçue en 1903 et dont on ignore l'expéditeur. Au chanoine Chevignard, elle confie avoir reçu « une si belle pensée » qu'elle veut la lui partager : « La foi, c'est le face-à-face dans les ténèbres ». Et elle commente : « Pourquoi n'en serait-il pas ainsi pour nous, puisque Dieu est en nous [...] ?⁹. »

Par la figure rhétorique de l'oxymore, la définition, qui résonne des expressions pauliniennes de 1Co 13,12, introduit un élément fondamental du cheminement de foi. Parler de “face-à-face” implique clairement une dimension de communion, de rapport interpersonnel, évoque des regards qui se croisent, suppose la clarté de la vision et l'intimité de la relation. D'autre part, inscrire la communion dans une perspective d'obscurité change de manière radicale l'expérience de la perception de Dieu. Chacun des deux termes relativise l'autre : l'expérience de foi n'est pas encore la pleine vision “face à face”, et l'obscurité du chemin de foi n'est pas une obscurité complète qui empêcherait l'expérience vivante du divin.

S'il est vrai que les défunts contemplant Dieu « en un éternel face-à-face¹⁰. » et si c'est particulièrement l'héritage des saints dans la lumière éternelle (cf. L 184), il est tout aussi vrai, pour Élisabeth, que cette rencontre est possible dès cette vie. « Ainsi donc – écrit-elle en citant le *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix – la foi nous donne Dieu dès cette vie, revêtu, il est vrai, du voile dont elle le couvre, mais pourtant Dieu lui-même » (CF 19). Et la foi vivante nous fait entrer pleinement en Lui, nous laissant porter par Lui, au-delà de toutes choses, des goûts sensibles, « dans la ténèbre sacrée » selon l'expression de Ruysbroeck (CF 14). Élisabeth sait valoriser l'essentiel de la pensée des auteurs qu'elle aborde : puiser aux sources crée une

sorte d'empathie spirituelle qui accueille et met en valeur tout ce qu'ils transmettent, pourvu que cela rejoigne sa propre expérience. Pour nous aussi aujourd'hui, la carmélite de Dijon s'insère dans le sillage des maîtres et des témoins, sillage qui part de la révélation biblique et traverse l'histoire de la mystique chrétienne.

... comme s'il voyait Celui qui est invisible

Le caractère paradoxal de l'expérience de foi réside, en outre, dans le fait que le regard du croyant est appelé à un supplément de perception. Croire, c'est voir au-delà des apparences, au cœur profond de la réalité, c'est développer une capacité de pénétration du réel qui échappe au regard superficiel courant. La carmélite – écrit Élisabeth dans une poésie – « est une âme fermée à ce qui se passe, aux choses d'ici-bas mais tout ouverte et tout illuminée pour contempler ce que l'œil ne voit pas¹¹. ! ». C'est pourquoi, habituée à contempler et goûter les vastes horizons de l'océan et des montagnes durant ses vacances estivales passées en famille, elle n'éprouve pas, cloîtrée, de regret à leur souvenir : au Carmel, elle possède de plus spacieux horizons (cf. L 144).

La vie de foi ne va pas se passer dans la recherche des réalités visibles qui sont passagères, mais de celles qui sont invisibles, et qui portent le sceau de l'éternité¹². Élisabeth prend conscience de cette vérité devant l'imminence de sa propre mort, durant les dernières semaines de son existence terrestre : citant à nouveau saint Paul, elle dit son bonheur à la pensée que le Maître va venir la chercher, car la mort est le but pour ceux qui n'ont pas recherché les choses visibles, mais les invisibles qui demeurent pour l'éternité¹³.

L'horizon de ce regard de foi est éminemment christologique.

La première page de la retraite *Le Ciel dans la foi* en témoigne particulièrement. Méditant la prière sacerdotale de Jésus (« ceux que tu m’as donnés, je veux que là où je suis, ils soient eux aussi avec moi... », Jn 17,24), elle se laisse guider par le *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix (1,3) : le lieu où est caché le Fils est le sein du Père, invisible à tout regard mortel ; c’est pourquoi le prophète pouvait dire que le Dieu d’Israël est véritablement un Dieu caché (cf. Is 45,15). « Et pourtant – ajoute Élisabeth – sa volonté est que nous soyons fixés en Lui, que nous demeurions où Il demeure, dans l’unité d’amour, que nous soyons pour ainsi dire comme l’ombre de lui-même » (CF 1).

Le recueillement se nourrit de ce regard intérieur pour chercher la Face du Christ et demeurer en communion avec Lui. L’idéal contemplatif – il ne faut jamais l’oublier quand on parle de l’expérience d’Élisabeth – est fait d’actes concrets, d’expériences quotidiennes, de petits moyens qui aident à développer ce regard intérieur. À chaque visite de la prieure à l’infirmierie, par exemple, la jeune malade est consciente de recevoir une visite divine, un “toucher” du Sauveur, mais pour ne pas disperser la luminosité de la foi, elle ferme les yeux « pour mieux voir au-dedans la Face du Seigneur » (P 108). Le chemin suppose un fort engagement ascétique car la recherche de l’intériorité « suppose une grande mortification », en particulier « cette pureté qui met un voile sur tout ce qui n’est pas Dieu et qui nous permet d’adhérer sans cesse à Lui par la foi » (L 278).

Mais par-dessus tout, c’est la présentation de la foi de Moïse dans la *Lettre aux Hébreux* qui attire l’attention d’Élisabeth : « Grâce à la foi, il quitta l’Égypte sans craindre la colère du roi ; il tint ferme, *comme s’il voyait l’Invisible* » (He 11,27). Au

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

instant, une heure passagère/Ma vie n'est qu'un seul jour qui m'échappe et qui fuit/Tu le sais, ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre/Je n'ai rien qu'aujourd'hui ! » (PN 5). « Je n'ai rien qu'aujourd'hui » signifie que la maison intérieure est un temps, mon temps, le temps de la grâce, l'instant où Jésus passe sur mon chemin. J. Tolentino Mendonça écrit :

Il est bien possible que ce qui nous manque, ce n'est pas l'adhésion de l'intelligence à la vérité dogmatique sur la Sainte Trinité, mais bien la découverte de la Trinité dans nos motivations profondes et dans notre façon de vivre. La Trinité n'est pas seulement un mystère de foi : c'est également une vérité à mettre en pratique, un chemin à suivre, un geste à poser, un mode de vie à apprendre, une façon d'être à révéler⁴⁴.

À deux reprises au moins, la *Prière* trinitaire d'Élisabeth relie à ces thèmes la recherche spirituelle de la personne qui prie. Au premier paragraphe, la Sainte désire et demande que « chaque minute l'emporte plus loin dans la profondeur » du Mystère divin. Et cela, c'est reconnaître qu'habiter la maison de Dieu et être habité par Lui, est un cheminement constant, une recherche inépuisable au cours de laquelle ce n'est pas tant la volonté mais le désir qui sert de guide. En même temps, Élisabeth de la Trinité reconnaît la possibilité que cette grâce cachée soit révélée à chaque instant de sa vie.

De plus, dans la strophe adressée directement au Christ, le Verbe éternel, elle écrit que « demeurer sous sa grande lumière » est nécessaire pour ne pas échapper à son rayonnement. Bien que cela soit paradoxal, marcher en demeurant « immobile et paisible » sous la lumière divine sont les deux conditions pour vivre l'expérience trinitaire.

Marcher, chercher sans cesse, est possible pour qui a déjà trouvé un sens, un trésor, un but, un amour. Et demeurer ne veut pas dire s'arrêter ou rester immobile mais, sur le chemin, se laisser éclairer constamment par cette lumière. Le chemin est un

itinéraire lumineux, un cheminement guidé par la même lumière que celle des rois mages qui suivaient l'étoile.

La clarté du chemin est donnée quand on se laisse toucher par l'amour de Dieu, quand on goûte la saveur de son amitié, quand on contemple sa Face. Seul celui qui est sensible à cette relation trouve la lumière et devient lui-même lumière : l'éclat de ses yeux révèle la lumière intense qui resplendit en son cœur et qui lui permet d'être, non pas un vagabond mais un pèlerin. C'est un long processus d'unification intérieure : tous nos désirs, toute notre énergie sont orientés vers un unique but. Le psaume 27, v. 4, point de départ de cet ouvrage, le dit très bien :

J'ai demandé une chose au Seigneur,
la seule que je cherche :
habiter la maison du Seigneur
tous les jours de ma vie,
pour admirer le Seigneur dans sa beauté... (Ps 27,4)

Les différents sens de l'homme participent et coopèrent à cette unique recherche, comme l'exprime le psaume 33, v. 9 : « Goûtez et voyez : le Seigneur est bon ! Heureux qui trouve en lui son refuge ! »

Tolentino Mendonça s'interroge sur ce point : « Pourquoi goûter ? Le goût réveille, illumine, se dissémine à l'intérieur de nous jusqu'à devenir vie⁴⁵. ».

La maison est, par nature, le lieu du repas partagé, du banquet de fête. Pour le père de la parabole de l'enfant prodigue (Lc 15,11-32), rentrer dans la maison avec son fils cadet et ses serviteurs pour déguster ensemble, les mets succulents d'un banquet abondant, a la saveur de la vie retrouvée, car ce fils « était mort, et il est revenu à la vie ». Pour Jésus, entrer dans la maison d'un publicain, d'un pharisien ou d'un « pécheur » a le goût du partage, de la miséricorde et du pardon. Jésus marche

longtemps sur les routes de Galilée, de Samarie ou de Judée pour entrer dans les maisons de Simon le pharisien, de Simon Pierre, de Zachée, de Marthe et Marie, de pécheurs anonymes et de Samaritains méprisés, condamnés par tous.

Le vrai chemin commence pourtant là, dans cette maison, par cet acte de *manger avec* les pauvres, les derniers, les étrangers et les pécheurs. Le théologien portugais Mendonça écrit :

La table est une sorte de frontière symbolique qui témoigne de la rencontre inespérée de personnes diverses et rend effectivement possible une communion. L'aumône stimule une approche, mais ne fait pas véritablement tomber les frontières. La table commune, au contraire, instaure des réciprocités.

C'est pour cela que Thérèse de l'Enfant-Jésus désire s'asseoir à cette table remplie d'amertume où mangent les pécheurs : une religion qui n'a, ni ne goûte la douceur de la communion, de la compassion, du partage et du service gratuit, est incapable d'éclairer la route de l'existence. Jésus prend beaucoup de temps pour partager les repas, même après sa Résurrection.

Dans l'Ancien Testament, si l'on prend le cycle du prophète Élie, par exemple, il n'y a pas une page où le prophète n'éprouve pas le besoin ou le désir de manger ou de se laisser nourrir par Dieu. Au livre de la Genèse (chapitre 18), Abraham prépare pour ses hôtes un repas reconstituant qui leur fait pleinement éprouver la saveur de l'accueil, et, en retour, c'est lui qui reçoit l'avant-goût d'une vie nouvelle et d'une paternité inattendue.

Même les règles alimentaires disséminées dans les codes législatifs de l'Ancienne alliance, ont comme fonction première de fixer l'importance du partage et de donner à la vie une saveur plus vraie : « Le cheminement spirituel est une habitation de soi, de son âme, de sa place. Pour cette raison, nul ne retrouvera son âme s'il ne retrouve également le sens et la saveur de ce qui le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Paul invente une série de néo-logismes, une longue liste de verbes auxquels il ajoute la préposition *avec* : mourir *avec*, ressusciter *avec*, travailler *avec*, dormir *avec*, manger *avec*, vivre *avec* le Seigneur Jésus, faire tout et toujours « avec » Lui. Dès son entrée au Carmel, Élisabeth approfondit cet aspect dans des pages qui mettent en valeur la beauté et la richesse de « vivre en présence de... »

Réciprocité et intimité

Dans l'âme d'Élisabeth, le symbole matrimonial évoque différentes images et résonances. La sponsalité est pour elle comme un diamant aux mille facettes et toute sa spiritualité est contenue dans l'image de l'épouse du Christ

« “Épouse”, tout ce que ce nom fait pressentir d'amour donné et reçu ! ». Être épouse ne signifie pas que Dieu fait tout, ou, à l'inverse, que la consécration de la créature l'emporte : « être épouse » énonce la loi de la réciprocité, de l'« amour donné et reçu ». La figure sponsale aide à comprendre l'alliance de Dieu avec Israël ou la relation vécue dans la consécration comme une réalité réciproque, un don échangé. Dans le mariage de Marguerite comme dans la consécration d'Élisabeth, deux personnes se rencontrent, s'aiment, deux libertés s'offrent totalement l'une à l'autre.

La sponsalité parle, en outre, « d'intimité, de fidélité, d'engagement absolu ».

Intimité. Pour compléter la *Note*, on peut citer le petit billet écrit à Marguerite, en avril 1906, dans les derniers mois de sa vie quand, à l'infirmerie, elle n'a plus qu'un unique désir et veut le partager à sa petite sœur. Ce texte, (P 97), commence ainsi : « Habitons “le secret de sa Face”/ En un profond mystère, un silence éternel ». S'inspirant librement d'un psaume (30, 21), ce

texte évoque l'intimité avec l'époux et Élisabeth répète souvent ces mots : « habiter le secret de sa Face ».

Ce sont des mots choisis avec beaucoup de soin. *Habiter*, c'est demeurer, être fidèle, ne pas s'enthousiasmer pour « le plus doux des rêves » mais vivre la fidélité de la rencontre, concrètement, au fil du temps. *Habiter* rappelle la maison, les liens les plus profonds et les plus intimes de la vie familiale, la sécurité, le repos.

Secret désigne enfouissement, intimité, vie « cachée avec le Christ en Dieu » (Col 3,3). « Le secret de sa Face », c'est le cœur à cœur, le face-à-face, les yeux dans les yeux, c'est demeurer en dialogue constant avec l'Époux. Ces expressions reviennent souvent dans ses lettres et sont un appel à une vie de prière intense : pour être épouse, il faut avoir le regard fixé sur Jésus et le cœur docile pour écouter l'Époux qui parle. Dans l'*Élévation*, elle dit au Christ : « je voudrais être une épouse pour votre Cœur », et elle ajoute : « je veux passer ma vie à vous écouter ». L'Époux est le Verbe éternel, le Maître ; être épouse signifie, certes, le cœur à cœur, mais un cœur écoutant, un cœur qui se laisse enseigner avec docilité, un cœur qui consent à être modelé par la Parole de l'Époux.

Contempler le secret de sa Face se traduit – c'est une dimension profondément féminine – dans cette disposition à « surprendre le moindre signe et le moindre désir ». Élisabeth a eu d'excellents exemples féminins de tendresse prévenante et généreuse. Pour son Époux elle veut donc être, elle aussi, une femme bonne : voici son programme de vie spirituelle ! Fixer les yeux sur l'Époux suppose apprendre à saisir le moindre signe et le moindre désir. Il ne s'agit pas uniquement d'écouter, mais aussi d'anticiper les vœux de l'Époux.

La fécondité de l'épouse

Dans l'image sponsale, Élisabeth englobe aussi la vocation apostolique et missionnaire de l'expérience thérésienne : « Être épouse, épouse du Carmel, c'est avoir le cœur brûlant d'Élie, le cœur transpercé de Thérèse, sa véritable épouse, parce qu'elle brûle de zèle pour son honneur ». Pour Élisabeth, la sponsalité est intimité mais pas intimisme ; c'est un cœur à cœur, mais aussi un envoi vers les autres, afin d'éviter de se renfermer sur soi et sur sa vision idéale de Dieu. La véritable sponsalité porte à la fécondité : « Être épouse, [...] c'est être féconde, co-rédemptrice, enfanter les âmes à la grâce, multiplier les enfants adoptifs du Père, ceux qui sont rachetés par le Christ, les cohéritiers de sa gloire ».

Parler de sponsalité, d'intimité, de cœur à cœur, c'est courir le risque de tout banaliser, d'en sous-estimer la portée. Même une famille chrétienne devient stérile si elle se renferme sur elle. Si elle n'est pas ouverte à la vie, à la relation à l'autre, aux autres familles, à l'Église locale, aux plus pauvres, de quel amour vit-elle et témoigne-t-elle ? L'amour est par essence ouverture du cœur. Élisabeth perçoit, dans la vérité de sa consécration sponsale, la possibilité d'une fécondité différente, d'une maternité spirituelle, d'une vocation apostolique, qu'elle peut vivre dans l'enfouissement de son carmel.

Par ailleurs, bien que cela n'apparaisse pas dans la *Note intime* 13, la sponsalité évoque une dimension de dépouillement et d'oubli de soi. En août 1906, la carmélite écrit :

Une âme qui n'est pas ainsi "détruite et délivrée" d'elle-même sera forcément à certaines heures banale et naturelle, et cela n'est pas digne d'une fille de Dieu, d'une épouse du Christ, d'un temple de l'Esprit Saint⁴.

Être épouse c'est s'oublier pour ne pas être banale. Une personne banale, médiocre, n'est pas digne de devenir l'épouse du Christ. Pour le dire de façon positive : être épouse c'est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec Dieu, quand le Fils de Dieu établit l'épouse dans la possession parfaite et éternelle de la paix (cf. CS 24,8).

Afin de mieux comprendre ce qu'Élisabeth demande à Dieu, utilisons une image qui lui est chère : la superficie de l'eau d'un lac. Si l'eau est parfaitement immobile, un simple insecte qui se pose sur la surface produit immédiatement des cercles concentriques, qui révèlent sa présence ; en revanche, si on jette une pierre, alors les eaux sont agitées par le vent, on ne pourra pas distinguer son impact. Disons-le avec les belles expressions de Paolo Scquizzato :

Le cœur de l'homme a un vide en forme de Dieu et pour pouvoir le combler, l'homme s'agite du matin au soir. C'est ce qu'on appelle l'*inquiétude*, vouée à bâtir, ériger, immortaliser, pour finir épuisée, ne pouvant rien faire d'autre que contempler les limites de ses propres mains⁹.

Élisabeth veut rester *immobile et paisible* comme la surface calme des eaux d'un lac ; elle demande à Dieu de pacifier toutes les puissances, tous les appétits, tous les mouvements désordonnés qui s'agitent en son cœur. Élisabeth veut devenir *immobile*, mot récurrent dans ses écrits. Elle sait qu'elle a un tempérament impulsif, elle se rappelle combien, dans son adolescence, elle a dû lutter contre ce défaut prédominant et elle connaît donc bien l'exigence d'une pacification intérieure. Elle sait tout spécialement que Jean de la Croix définit la colère comme un mouvement impétueux qui trouble la paix : elle sait donc qu'elle doit la vaincre.

Dans *La Vive Flamme d'amour*, un autre texte qu'elle a lu et médité, Jean de la Croix parle du regard, de l'attention amoureuse dans la tranquillité de l'esprit, dans la paix, *immobile et paisible*, comme on lève les yeux pour poser un regard de tendresse. En un certain sens, sa victoire sur la colère, l'impulsivité, les pensées désordonnées est, déjà, pour

Élisabeth, un acte d'adoration ; c'est déjà l'amour qui gagne, qui est pacifié en un regard simple fixé sur la personne aimée. Tout cela est le reflet de l'immutabilité divine : ce n'est donc pas surprenant qu'elle désigne Dieu comme « mon Immuable » ; qu'elle lui demande de la rendre immobile comme Lui, puisqu'elle se reconnaît inconstante, désordonnée, en proie à mille pensées, mille désirs, mille agitations.

Dans la *Note intime* 13, nous avons vu qu'elle avait conscience que cette pacification réalisée, caractérise le mariage spirituel, car elle en parle comme d'un « état fixe ». Pour résumer, nous pouvons interpréter toutes les demandes de ce paragraphe de l'*Élévation*, avec les mots de sa *Dernière retraite*, lorsqu'elle réfléchit à l'unique chose à faire : ne s'occuper que de l'amour et ne pas disperser ses forces¹⁰. Le secret du renoncement à soi est là : « faire l'unité en tout son être par le silence intérieur, (...) ramasser toutes ses puissances pour les “occuper” au “seul exercice de l'amour”, (...) c'est avoir cet “œil simple” qui permet à la lumière de Dieu de nous irradier » (DR 3).

La simplicité et la pureté du regard – expressions qu'Élisabeth a probablement puisées dans les écrits de Ruysbroeck –, indiquent une âme qui veut s'occuper exclusivement à l'exercice de l'amour avec toutes ses facultés, alors que son regard est encore détourné par la curiosité, l'envie, les sentiments et mouvements désordonnés. Avec une note musicale, caractéristique de sa sensibilité artistique, elle continue :

Une âme qui discute avec son moi, qui s'occupe de ses sensibilités, qui poursuit une pensée inutile, un désir quelconque, cette âme disperse ses forces, elle n'est pas tout ordonnée à Dieu : sa lyre ne vibre pas à l'unisson et le Maître, quand Il la touche, ne peut pas en faire sortir des harmonies divines, il y a encore trop d'humain, c'est une dissonance.

Une personne dispersée n'en est pas moins aimée de Dieu : mais le cœur de Dieu en est comme attristé, car il la voit perdre

du temps et de l'énergie alors qu'elle pourrait simplement accueillir, avec plus de paix et d'unité intérieures, le don que Dieu lui réserve pour ce moment précis. La profonde confiance qui anime Élisabeth est la certitude inébranlable que Dieu est fidèle. Quel sens y aurait-il, en effet, à appeler Dieu « mon Immuable » si Dieu n'était pas fidèle à Lui-même, s'il changeait ? Le 16 juillet 1906, en la solennité de Notre-Dame du Mont Carmel, Élisabeth écrit à sa sœur Marguerite de ne pas tenir compte de sa sensibilité, de ses pensées, de ses sentiments, et à supprimer le mot « découragement » de son « dictionnaire d'amour ». Ces conseils lui offrent l'occasion de donner une des meilleures définitions de ce qu'on entend par l'immutabilité divine :

« Qu'importe ce que nous sentons ; *Lui*, Il est l'Immuable, Celui qui ne change jamais : Il t'aime aujourd'hui, comme Il t'aimait hier, comme Il t'aimera demain. (L 298)

Voilà ce à quoi Marguerite doit prêter attention : quelle importance ont ses pensées et ses sentiments ? Pourquoi se soucier de son péché ou de son infidélité, de son incapacité à se relever et à avancer ? L'important est de lever le regard et de le tenir fixé sur Dieu, sur sa fidélité d'amour : « Il t'aime aujourd'hui, comme Il t'aimait hier, comme Il t'aimera demain ». C'est sur cela que s'appuie le chemin de foi : croire que Dieu ne peut pas se renier lui-même et qu'il demeure toujours fidèle à son amour. Élisabeth le sait par expérience : *Dieu est amour* (1Jn 4,16).

La demeure intérieure

Une autre caractéristique du mouvement d'unification intérieure, de pacification, est que l'âme ne doit pas se limiter à rester dans cette demeure mais y entrer toujours plus, dans une

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et nous tous qui n'avons pas de voile sur le visage, nous reflétons la gloire du Seigneur, et nous sommes transformés [l'apôtre dit littéralement "métamorphosés"] en son image avec une gloire de plus en plus grande, par l'action du Seigneur qui est Esprit. (2Co 3,18)

La vie chrétienne est lumière, transfiguration, Calvaire et Thabor, qui sont les deux faces d'une même médaille, les deux aspects d'un même mystère : celui de la configuration au Christ.

Venez en moi

La conséquence logique de cette demande de configuration, est exprimée dans la phrase qui conclut la première partie du paragraphe : « Venez en moi comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur ». Elle demande au Christ de porter à son achèvement son œuvre d'assimilation¹⁷ et de transfiguration. *Venez en moi* est une invocation du temps de l'Avent, le *Maranatha* que l'Église prononce les semaines précédant la Nativité : *Viens, Seigneur Jésus !* C'est le chant de l'Épouse de l'Apocalypse (22,17.20). La mission du Christ est triple : il vient *comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur*.

Comme Adorateur, car « tels sont les adorateurs que recherche le Père » (Jn 4,23). Nous avons vu combien il est essentiel, pour Élisabeth, de vivre d'adoration et que, seul, le Christ est le véritable Adorateur du Père (cf. CF 33). Le but premier d'Élisabeth est donc de laisser la place au Christ, puisqu'en Lui, elle adore le Père. Dans ce contexte, connaître les sentiments, les mouvements, les désirs du Christ cela veut dire être plongée dans la prière perpétuelle que le Fils adresse au Père.

Comme Réparateur... Sans rien retirer à son offrande radicale comme victime d'amour, il faut quand même dire que, dans une certaine mesure, s'offrir comme victime était une caractéristique

de la spiritualité de l'époque. Nous devons cependant bien comprendre cette idée comme une obéissance et un amour filial en réparation de l'offense et de l'infidélité des hommes. *Réparation* veut dire que le Fils s'est fait « obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (Ph 2,8) et que « ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'au bout » (Jn 13,1). L'invocation, « comme Réparateur » porte sur une présence obéissante d'amour, qui pousse au don de soi.

Comme Sauveur : reconnaître et exprimer la nécessité d'être sauvé est un des critères principaux de la vérité d'une expérience spirituelle. Le Pharisien de Luc 18 estime qu'il n'a pas besoin du salut, il ne porte pas sur lui-même un regard de vérité, il n'invoque pas le Sauveur, il ne demande pas le pardon. Le Fils est venu pour les pécheurs et non pour les justes qui n'ont pas besoin de salut et de conversion. Dire *Venez en moi comme Sauveur*, c'est poser un regard neuf sur sa pauvreté, sur la vérité de son péché et crier son désir d'être guérie, d'être sauvée. C'est la parole de la foi qui sait ne pas pouvoir par elle-même obtenir le salut, la paix et le bonheur.

Dans cette triple invocation au Christ *comme Adorateur, comme Réparateur et comme Sauveur*, on pourrait voir les trois volets de la mission du Fils. *Comme Adorateur* : c'est le mouvement du Christ vers le Père, le mouvement ascendant du Fils au sein de la Trinité. *Comme Réparateur* : il ne s'agit pas d'apaiser la colère de Dieu qui, offensé par les péchés des hommes, exigerait une réparation ; c'est le mouvement horizontal du Christ vers les hommes, vers l'humanité en général et les pécheurs en particulier. C'est à ce mouvement de compassion et de miséricorde du Fils qu'Élisabeth se sent identifiée ; pour le dire avec les mots de Thérèse de l'Enfant-Jésus, elle se sent attirée à s'asseoir à la même table de l'épreuve

et de la souffrance que les pécheurs. La dernière invocation – *comme Sauveur* – manifeste le mouvement du Fils vers elle : « viens me sauver, parce que je suis la première pécheresse, la première créature qui a besoin d’être guérie ».

Ô Verbe éternel, Parole de mon Dieu

Dans la première partie de l’invocation au Fils, adressée surtout à l’humanité de Jésus, on trouve un grand désir de vivre et mourir d’amour. Jésus lui-même est le *Crucifié par amour*, et Élisabeth veut l’aimer *jusqu’à en mourir*... Il ne s’agit pas de paroles en l’air, c’était déjà son programme de vie quand elle a rempli le questionnaire obligatoire quelques jours après son entrée au Carmel en 1901. Son idéal de sainteté ? « Vivre d’amour », écrivait-elle ; sa sainte préférée ? Thérèse d’Avila ; dans quelles dispositions voulait-elle mourir ? « Je voudrais mourir en aimant, et tomber ainsi dans les bras de Celui que j’aime » (NI 12).

La seconde partie de l’invocation s’adresse plutôt à la divinité du Fils contemplé comme Verbe de Dieu : « Ô Verbe éternel, Parole de mon Dieu, je veux passer ma vie à vous écouter, je veux me faire tout enseignable, afin d’apprendre tout de vous. [...] je veux vous fixer toujours ». La répétition des « Je veux », qui rappelle les trois « je voudrais » du début, exprime un désir très fort.

Au début, le désir, exprimé au conditionnel (je voudrais), se confrontait à l’expérience de sa pauvreté, de sa faiblesse, de ses limites et elle demandait l’aide du Verbe. Maintenant, ce n’est plus le temps du désir mais celui d’une volonté ferme et décidée : *je veux !* Comme si, après avoir invoqué la grâce qui ne peut venir que de Dieu, le désir était confirmé et la volonté fortifiée, pour parvenir à cet idéal. Les trois *je veux* sont l’expression

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'aide non seulement à dépasser la peine de la croix et la souffrance, mais à trouver le vrai sens de cette souffrance et à la vivre en plénitude, sans réserve, à la goûter en profondeur.

Ces expressions renvoient à la spiritualité mariale et au mystère eucharistique. On parle d'Incarnation et pas simplement de suivre ou d'imiter le Christ. Dans la suite ou l'imitation, on met l'accent sur la créature, qui s'efforce de revivre les attitudes du Christ. Parler d'Incarnation, c'est souligner l'aspect passif de la créature : le Christ la revêt de Lui-même, l'Esprit agit dans son cœur. C'est une dimension plus mystique qu'ascétique. Bien sûr, la composante ascétique, presque héroïque, y est très forte, mais ce n'est pas le fondement, ce n'est pas la route qui permet d'arriver à Dieu. À propos de l'Eucharistie, nous parlons de « présence réelle », pas parce qu'il n'existe pas d'autre mode de présence aussi réel, mais parce que l'Eucharistie est la présence réelle par antonomase.

La spiritualité trinitaire d'Élisabeth nous rappelle que l'inhabitation, le travail de la grâce, l'œuvre de l'Esprit Saint, sont autant de formes de "présence réelle" (Cf. Jn 14,23). Alors, le croyant se perçoit telle une « eucharistie vivante », un tabernacle vivant.

On ne doit pas se laisser tromper par la phrase : « qu'il se fasse en mon âme comme une incarnation du Verbe ». Dans son langage, Élisabeth est bien fille de son époque : *en mon âme* signifie "au plus profond de moi-même", "au centre de mon cœur". Une personne de culture orientale ou sémite aurait dit de préférence : "en mon cœur". Ici, il ne s'agit pas des états d'âme de la personne mais de son centre vital qui englobe toute la vie, les facultés et les puissances. Le vocabulaire d'Élisabeth n'est pas le signe d'un spiritualisme désincarné mais s'explique par l'insuffisance de langage et de médiations culturelles à sa

disposition pour exprimer le concept de l'unité de la personne.

Une très belle explication peut servir de complément à ce que je veux dire. Écrivant à l'abbé Chevignard, vers la fin novembre 1905, Élisabeth lui offre une de ses définitions personnelles du temps liturgique de l'Avent :

Il me semble que c'est tout spécialement celui [le temps de l'Avent] des âmes intérieures, de celles qui vivent sans cesse et à travers tout "cachées en Dieu avec le Christ" (cf. Col 3,3) *au centre d'elles-mêmes*. (L 250)

En mon âme évoque le mouvement de la carmélite de rentrer en elle-même, de vivre dans les profondeurs intérieures, "au centre d'elle-même", là où tout est unifié. C'est le langage que, dès la fin du premier paragraphe de l'*Élévation à la Trinité*, le lecteur attentif a appris à reconnaître et à apprécier.

Une autre expression à souligner dans l'invocation à l'Esprit Saint est le verbe *renouveler* : « que je Lui sois une humanité de surcroît en laquelle Il *renouvelle* tout son Mystère ». C'est tout le Mystère du Christ qui doit s'incarner dans la créature, et ce Mystère doit être constamment *renouvelé* : les opérations de l'Esprit – qui renouvelle la face de la terre – créent un sentiment de fraîcheur, de jeunesse, de nouveauté continue. Il ne s'agit pas de répétition mais de recommencement, avec la joie, la nouveauté et l'abandon absolu que l'Esprit suscite à chaque instant dans le cœur de la créature.

Et vous, ô Père

Passons maintenant à l'invocation au Père : « Et vous, ô Père, penchez-vous vers votre pauvre petite créature²⁵. ». Au Père, Élisabeth demande simplement de se pencher avec amour sur sa petitesse et sa pauvreté. Une fois de plus, le langage a une connotation profondément mariale comme on le voit en le comparant aux premiers mots du *Magnificat* : « Mon âme exalte

le Seigneur et mon esprit tressaille de joie en Dieu, mon Sauveur, parce qu'il s'est penché sur son humble [*tapeinosis*] servante » (Lc 1,46-48). Marie rend grâce, loue, exalte son Seigneur car il a regardé son *humilité*. La *tapeinosis*, l'humilité, dont parle le texte grec n'est pas une vertu de Marie mais sa pauvreté, son "néant", les limites de sa condition de créature. Elle reconnaît en vérité : "je ne suis rien, et Dieu s'est penché sur moi avec amour". La formule de Catherine de Sienne lui plaisait beaucoup, et elle l'avait citée dans son questionnaire d'entrée au Carmel. À la question : pour vous, qu'est-ce que l'oraison ? Elle avait répondu : « L'union de celle qui n'est pas avec Celui qui est²⁶. ».

La prière au Père a un caractère marial marqué ; elle ne naît pas d'une fausse humilité mais de l'expérience de Dieu. Le début du *Château intérieur* de Thérèse d'Avila montre bien que la connaissance de soi va de pair avec la connaissance de Dieu. Seule la connaissance de Dieu, l'expérience de Dieu, peut nous faire prononcer en vérité ces mots : *pauvre petite créature*. C'est une expérience qui n'écrase pas car la spiritualité trinitaire fait comprendre la transcendance de Dieu, son immensité, son immutabilité, sa sainteté, sa toute-puissance, sa justice... Devant Dieu le Père, la carmélite ne peut que prier ainsi : " fais-toi connaître pour ce que tu es", "sois Père". Plus qu'une demande, c'est la prise de conscience de l'identité de Dieu, un regard contemplatif sur le Visage du Père qui est Amour aimant, là où le Fils est l'Amour aimé et l'Esprit, l'Amour qui les unit.

La prière continue : « [...] "couvrez-la de votre ombre", ne voyez en elle que le "Bien-Aimé en qui vous avez mis toutes vos complaisances" ». Certains commentateurs pensent que c'est à nouveau le contexte de l'Annonciation : *couvrez-la de votre ombre* ferait encore référence à Luc 1,15 : « la puissance du

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Le regard de la foi

Fascinez-moi

La prière à l'Esprit : *Ô Feu consumant*

Une Incarnation de surcroît

La prière renouvelée

Et vous, ô Père

Vers la demeure éternelle, la maison du Père

Ô mes Trois, mon Tout

Dieu est le grand solitaire

Je me livre à vous comme une proie

Dans le silence

Conclusion

Pour aller plus loin aux Éditions du Carmel :

- *Neuvaine à sainte Élisabeth de la Trinité*, 2022
- *Guite, la sœur d'Élisabeth de la Trinité*, Rémy Jean, coll. Carmelight, 2020
- *Tu es maison de Dieu. Une introduction à Élisabeth de la Trinité*, Luc-Marie Perrier, coll. Carmel vivant, 2018
- « *Prends-la chez toi* ». *Chemin de vie avec Élisabeth de la Trinité*, Patrick-Marie Févotte, coll. Existenciel, 2018
- *Le ciel sur la terre. Élisabeth de la Trinité et la spiritualité sacerdotale*, Christian-Marie Michel, coll. Recherches carmélitaines, 2017
- *Guérie !*, Marie-Paul Stevens, coll. témoins de vie, 2016
- *Élisabeth de la Trinité. La logique de la foi*, Antonio Maria Sicari, coll. carmel vivant, 2016
- *Louange de gloire. Élisabeth de la Trinité*, Patrick-Marie Févotte, coll. Carmel vivant, 2007
- *Élisabeth, une âme de prière*, Marie-Bruno Borde, coll. Vives flammes, 2006
- *Je vais à la vie... Vivre sa mort avec Élisabeth de la Trinité*, Patrick-Marie Févotte, coll. Existenciel, 2003

Collection Vie intérieure

Témoignages, textes de grands spirituels, contemplation des mystères chrétiens, cette collection propose différents chemins pour guider, aider et encourager dans la quête intérieure de Dieu et converser avec Lui.

1. *Le livre de l'Imitation de Jésus-Christ et Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Constant Tonnelier, 1999 (épuisé)
2. *La vie consacrée*, Arnaldo Pigna, 2001 (épuisé)
3. *Le feu de charité. Jeanne d'arc, mystique et martyre*, Christophe Robuchon, 2001
4. *L'amour est fort comme la mort. Commentaire du Cantique des cantiques*, Robert de Langeac, 2002 (épuisé)
5. *L'éternité au cœur du temps*, Wilfrid Stinissen, 2013
6. *L'éternel féminin. Femmes mystiques*, Janine Hourcade, 2003 (épuisé)
7. *La prière sacerdotale. Commentaire spirituel de Jean 17*, Robert de Langeac, 2004
8. *Marie et l'Esprit. Au cœur de la vie spirituelle*, Jean Laplace, 2005
9. *La nuit comme le jour illumine. La nuit obscure chez Jean de la Croix*, Wilfrid Stinissen, 2005
10. *Lettres spirituelles*, Robert de Langeac, 2006
11. *Écrits mystiques de Julienne de Norwich*, 2007
12. *Il y eut un soir, il y eut un matin. Promenade biblique dans le bon sens du temps*, Mathieu Thierry, 2008
13. *Jusqu'au cœur de l'amour*, Augustin Delage, 2008 (épuisé)
14. *L'art et la vie*, Mireille Nègre – Éric de Rus, 2009
15. *Cinq amis de Dieu en un temps d'angoisse*, Joan Nuth, 2010 (épuisé)

16. *Les mystiques chrétiens pour aujourd'hui*, Frederick Bauerschmidt, 2010 (épuisé)
17. *Douce lumière dans la nuit*, Albert de l'Annonciation, 2010
18. *Voyage au pays du silence*, Laird Martin, 2011 (épuisé)
19. *Trouver son trésor intérieur*, Ben O'Rourke, 2012 (coll. Carmelight 2018)
20. *Vivre en Marie*, Joël Guibert, 2013
21. *Explorer son château intérieur avec Thérèse*, Wilfrid Stinissen, 2015 (coll. Carmelight 2017)
22. *Une lumineuse absence. Silence, vigilance et contemplation*, Martin Laird, 2018 (épuisé)
23. *Marie, dans la Bible, dans nos vies*, Wilfrid Stinissen, 2018
24. *Le chemin du Silence. Manuel pour ceux qui cherchent le bonheur*, Emiliano Antenucci, 2020
25. *Jalons pour la prière intérieure*, Ruth Burrows, 2021
26. *Médillons de la Passion glorieuse de Jésus. Icône, sens et prière*, Réal Tremblay, 2022

La plupart de nos titres sont également disponibles en e-books
sur notre site

www.editionsducarmel.com